

Par-delà le Tintamarre

Joseph Yvon Thériault, *Évangéline : contes d'Amérique*, Québec Amérique, 2013, 399 p.

Jonathan Livernois

Number 302, Winter 2014

Rétro, les classes sociales ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70548ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Livernois, J. (2014). Review of [Par-delà le Tintamarre / Joseph Yvon Thériault, *Évangéline : contes d'Amérique*, Québec Amérique, 2013, 399 p.] *Liberté*, (302), 52–53.

Par-delà le Tintamarre

De la difficulté d'épuiser un mythe. Les trois Évangéline de Joseph Yvon Thériault.

JONATHAN LIVERNOIS

DIALOGUE ENTRE ma conscience canadienne (fictive) et moi :

— Évangéline ne serait donc pas seulement une chanson d'Isabelle Pierre? De Marie-Jo Thériot? De la candidate n° 24 de Star Académie?

— Sans génie, va! Tu n'es jamais allé à Grand-Pré quand tu étais petit? Tu n'as pas vu la petite église et la statue d'Évangéline? Tu n'as pas sillonné la côte acadienne quand tu avais neuf ans? Beaucoup de Québécois le faisaient, à l'époque.

— Non. Dans la famille, quand le goût des vacances et du homard nous prenait, c'était Old Orchard, Hampton Beach ou Cape Cod. C'est dire que, enfant ou jeune adolescent, je n'en connaissais pas beaucoup sur la Déportation.

— Et depuis?

— En bon souverainiste, je n'ai pas porté une grande attention aux minorités francophones du Canada. Je me suis limité au folklore habituel : la Sagouine, Angèle Arsenault, le Tintamarre, Louis Robichaud et la poutine râpée. Je me demandais, tout récemment, comment il se fait qu'il y a encore des Acadiens en Acadie. Ils n'ont pas été déportés, eux autres? Mon ignorance est vraiment grande. Que mon amie Isabelle Arseneau (un patronyme qui ne ment pas) de Pointe-Verte me pardonne. La solution est dans les livres. En voici un, d'ailleurs : *Évangéline : contes d'Amérique* de Joseph Yvon Thériault.

Dans cet ouvrage, le sociologue de l'UQAM montre que le poème de l'Américain Henry Wadsworth Longfellow, *Évangéline : A Tale of Acadie*, 1847, racontant le périple d'Évangéline en Amérique pour retrouver son fiancé Gabriel, a non seulement engendré d'autres œuvres littéraires, mais a aussi et surtout contribué à construire trois grands récits identitaires. On se retrouve donc avec une Évangéline américaine, une Évangéline acadienne et une Évangéline cadienne. Avec

moult détails, et tirant profit d'une longue recherche sur un sujet qu'on devine lui tenir tout particulièrement à cœur (qui n'aime pas parler de son monde?), Thériault publie à propos de ces trois Évangéline un texte au rythme soutenu. Il montre comment les sociétés se sont approprié et ont transformé le poème de Longfellow. Comment les récits ont pallié certains problèmes identitaires d'Amérique, telle la nécessité de « raconter une histoire commune dans une société qui se définit comme un monde nouveau » et qui a besoin de racines tout en souhaitant marquer une rupture avec la tradition européenne. Mais il y a un éléphant dans la pièce. Étrangement, l'auteur n'évoque pas ici celui qui a thématiqué cette grande question de la mémoire dans les collectivités neuves : Gérard Bouchard (*Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, 2000). Rappelons que Thériault avait sévèrement critiqué les idées de Bouchard dans *Critique de l'américanité : mémoire et démocratie au Québec*, en 2002. Paradoxalement (pour moi, en tout cas), il voyait dans l'entreprise du sociologue saguenéen un effacement de la mémoire canadienne-française afin de mieux construire l'américanité du Québec. Sensible aux entités régionales, Thériault n'acceptait pas non plus que le seul parcours normal du Québec soit l'indépendance. Son Évangéline a tout d'une suite logique de *Critique de l'américanité*.

Cela dit, l'absence de référence à Gérard Bouchard tient peut-être aussi à la manière de Thériault : « J'ai voulu conserver le ton du récit. [...] Je n'ai pas inclus de notes de bas de page renvoyant constamment le lecteur à la possibilité de vérifier la véracité des faits.

L'ambivalence entre poésie et histoire doit être maintenue. » Ce choix, qu'on pourrait qualifier d'essayistique, devrait réjouir le lecteur à qui on veut souvent faire croire que la dernière monographie sur le trafic des allumettes au centre-ville de Nicolet entre 1722 et 1725 (blague de François Ricard, circa 1981) est un essai. Il serait vain et un peu stupide de défendre l'idée d'une pureté essayistique, mais se réclamer du genre sous-tend un changement de style, jamais aisé, pour le chercheur rompu aux méthodes des sciences sociales. Dans le cas de Thériault, malgré quelques incises personnelles, on ne voit guère ce qui distingue *Évangéline* d'une monographie, mis à part l'absence de notes, de références et de l'appareil théorique habituel. C'est un peu l'entre-deux, ici : il y a, à la fin de chaque partie, des bibliographies présentant quelques titres. Il y a aussi des passages théoriques çà et là, comme rescapés. La chose me semble évidente : Joseph-Yvon Thériault ne s'est pas transformé en essayiste dans *Évangéline*.

Le sujet du livre est littéraire. Cet objet est particulier, sensible, à manipuler avec soin. Un roman ou un poème n'est pas une création *ex nihilo*. L'œuvre littéraire participe d'une société – elle peut en être un substrat symbolique déterminant, comme le dit Thériault –, mais ne lui est jamais tout à fait inféodée. Je ne révèle rien de neuf, ici. Ce sont presque des lapalissades. Mais Thériault fait un choix étonnant dans ses pages :

La valeur proprement esthétique de l'œuvre de Longfellow ne nous intéresse pas ici. Par contre, la question de savoir si son œuvre participe du nationalisme américain, d'un européanisme dépassé, du multiculturalisme ou du cosmopolitisme est au centre de notre interrogation.

Position commode : les qualités de l'œuvre évacuées, on peut entrer de plain-pied dans le texte (Thériault compare bien le contenu et les traductions des différentes versions) et s'en tenir à son statut de miroir sociétal. L'œuvre, on le devine, n'aura pas la chance de déformer l'image qu'elle ne fait que refléter. Et sa fortune ne tiendra plus, bien sûr, qu'à son arrimage avec le récit identitaire d'une culture donnée.

La pertinence d'une œuvre souffrira donc des changements de paradigme identitaire. Chez Thériault, ceux-ci sont parfois un peu carrés. Attachons-nous à *Évangéline*, l'Américaine. Le passage à la trappe du poème de Longfellow aux États-Unis, à partir des années 1920, dépendrait d'un de ces changements de paradigme. Est-ce à croire que la société jette une œuvre parce qu'elle ne lui ressemble plus? Selon Thériault, *Évangéline: A Tale of Acadie* correspondait d'abord au modèle de son époque (1847), qu'il associe à l'image du *Mayflower*, le bateau des pèlerins anglais abordant les côtes américaines en 1620. Cette image donnait un sens à la recherche romantique du dix-neuvième siècle, soit celle d'une expérience nouvelle en Amérique, de la fondation d'un monde plus vrai, démocratique. En somme, il s'agissait d'une façon de retrouver «l'authenticité des peuples du nord de l'Europe» plutôt que «l'artificialisme issu de la civilisation romaine», pourtant si importante chez les pères de l'Indépendance quelques décennies plus tôt. C'est un détail, mais ce clivage entre deux influences européennes ne me semble pas épuiser la question : la république de petits propriétaires vertueux inspirée de la Rome ancienne a marqué durablement les esprits révolutionnaires, et son influence ne s'est pas limitée aux premières années américaines – elle s'est perpétuée au Bas-Canada, notamment, vers 1830. Le «bascullement romantique» dont parle Thériault pour le début du dix-neuvième siècle n'est certainement pas faux, mais il est difficile de croire qu'il a été complété en si peu de temps et qu'il a entièrement évacué la référence ancienne. Il faudrait au moins revenir sur la pondération de l'idée de république et d'Empire romains dans le monde des idées américain du dix-neuvième siècle. Dommage que cette partie de l'ouvrage de Thériault ne comprenne pas de notes.

Je parlais donc du modèle du *Mayflower*. Selon Thériault, le voilà remplacé, au début du vingtième siècle, par celui d'Ellis Island, qui représente une Amérique d'immigrants, lesquels ne se fondent pas dans le *melting pot*. Désormais, l'Amérique «produit la différence». Ainsi, l'œuvre de Longfellow, rattachée à la représentation identitaire de son peuple qu'elle aura contribué à forger, n'intéresse plus. Il n'en faut pas plus à Thériault pour décocher quelques flèches aux critiques modernes de l'époque. D'ailleurs, la conception du modernisme que le sociologue énonce est un peu limitée : «Une telle sensibilité artistique sera particulièrement critiquée de la dimension narrative associée à l'univers



« Je ne sais pas si j'aime encore ça, l'Internet. »

poétique, la poésie se devant d'être une expression plus complexe, plus singulière, plus créative, plus tournée vers l'avenir.» On sent par moments l'exaspération de l'auteur pour ces modernes : dans son «*Évangéline, l'Acadienne*», il traite d'Herménégilde Chiasson et d'Antonine Maillet, dont il fait une analyse subtile des œuvres, comme de «modernes ingrats»; dans son épilogue, il rappelle le «vibrant plaidoyer» de Dana Gioia, de la National Endowment for the Arts, pour la réhabilitation de Longfellow «au nom d'une poésie qui sait encore raconter des histoires». Étrange vision de la poésie, qui sauverait Louis Fréchette, mais qui rendrait fort mal à l'aise (c'est le moins qu'on puisse dire) Roland Giguère, Paul-Marie Lapointe et Claude Gauvreau. Et je ne parle même pas de Louis Geoffroy.

Sa conception de la modernité explique peut-être que Thériault ne suive pas une piste qui aurait été particulièrement intéressante. Au détour d'une page (disons 87), il parle de Paul Morin, «littéraire d'origine québécoise qui en 1913 produit une monumentale thèse à Paris sur les sources de l'œuvre de Longfellow» et qui traduit *Évangéline* quelques années plus tard. Mais Paul Morin n'est pas un simple «littéraire d'origine québécoise»: il est le poète du *Paon d'email* (1911) et l'un des auteurs du début du siècle qu'on a qualifiés d'«exotiques», lesquels cherchaient à s'éloigner de la description mièvre des érables, des récoltes et des cloches de l'angélus pour plutôt évoquer l'opium et les geishas de Tokyo. Pourquoi cet homme, à la hauteur de son temps, a-t-il consacré une thèse aux sources dans l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow? Pourquoi l'homme, devenu professeur à l'université McGill et au collège Smith (Massachusetts), a-t-il traduit cette œuvre ne répondant plus, selon Thériault, aux canons des modernistes? Se poser la question, c'est accepter l'idée que les courants littéraires ne sont pas un décalque des modèles qui fondent et donnent du sens aux sociétés. L'objet littéraire nous réserve toujours quelque surprise. Il faut jouer le jeu.

Toutes ces réserves ne sont certainement pas des vécilles. Cela n'empêche pas que le livre de Joseph Yvon Thériault est intéressant. Une sacrée chance. **L**